

Jacques Giri

Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme

Enquête sur les recherches récentes



5^{ème} édition revue et enrichie

KARTHALA

**LES NOUVELLES HYPOTHÈSES
SUR LES ORIGINES DU CHRISTIANISME**

Visitez notre nouveau site
KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>
Paielement sécurisé

Couverture : Mosaïque de la multiplication des pains, V^e siècle.
Monastère de Tabgha, Israël. Photo Eitan Simanor/CIRIC.

© Éditions KARTHALA, 2015
ISBN : 978-2-8111-1358-2

Jacques Giri

Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme

Enquête sur les recherches récentes

5^e édition revue et enrichie

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Le Sahel demain. Catastrophe ou renaissance ?, 2^e éd., 336 p., Karthala, 1985.

L'Afrique en panne, 3^e éd., 208 p., Karthala, 1992.

Le Sahel au XXI^e siècle. Essai de réflexion prospective sur les sociétés sahéliennes, 334 p., Karthala, 1989.

Histoire économique du Sahel, 264 p., Karthala, 1994.

Les Philippines, un dragon assoupi ?, 208 p., Karthala, 1997.

L'Africa alla fine del XX secolo. La decolonizzazione imperfetta, Paravia, Torino, 1998.

Du Tiers monde aux mondes émergents. Un demi-siècle d'aide au développement, 204 p., Karthala, 2012.

En collaboration

La France et l'Afrique. Vade-mecum pour un nouveau voyage, sous la direction de Serge Michailof, 512 p., Karthala, 1993.

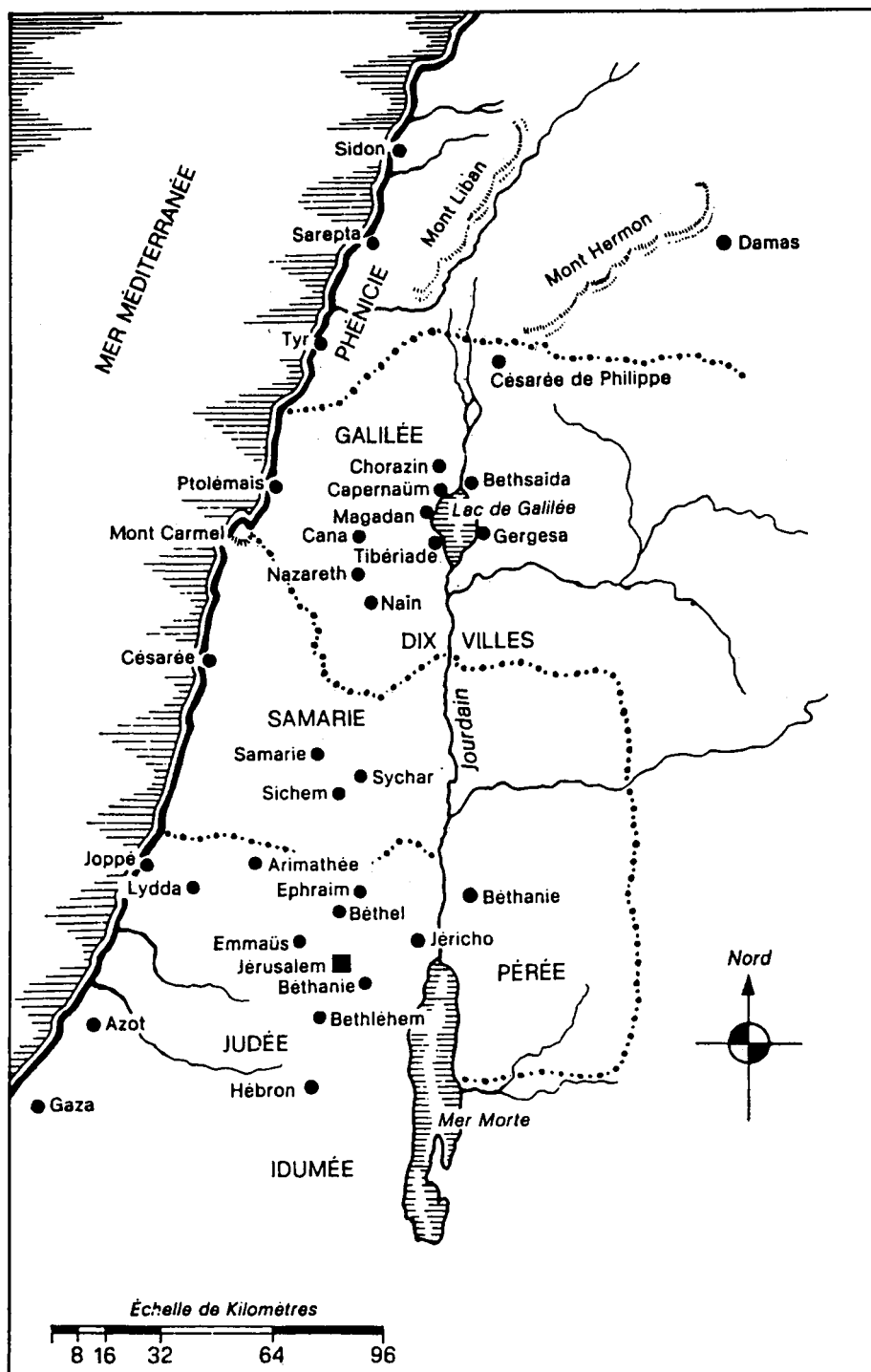
Remerciements

Ma gratitude ira d'abord au Frère André, un frère de Saint Jean-Baptiste de la Salle qui avait, entre autres, la charge du cours d'instruction religieuse aux élèves de terminale du Collège des Francs-Bourgeois à Paris. Il avait certainement une foi chrétienne profonde puisqu'il avait consacré sa vie à la répandre dans les jeunes générations. Mais cela ne l'empêchait pas de garder un esprit critique et une grande honnêteté intellectuelle, et d'inviter ses élèves à en faire autant. Peut-être aurait-il trouvé que j'ai poussé l'esprit critique un peu loin, mais je n'en suis pas sûr. J'ai essayé d'être honnête et, comme il le demandait souvent, de ne pas faire une caricature de la foi chrétienne afin de la contrer plus facilement. Il avait aussi un talent pédagogique et une façon de présenter les choses clairement que j'ai rarement rencontrés. Plus d'un demi-siècle après, les notes prises pendant ses cours m'ont encore été utiles et je me suis efforcé, sans toujours y parvenir, de présenter aussi clairement qu'il l'aurait fait les thèses qui s'affrontent aujourd'hui.

Mes remerciements iront aussi à Joël Barreau, dont la grande culture grecque a en partie pallié mon inculture dans ce domaine. Sa connaissance étendue des littératures anciennes, ses encouragements, ses remarques subtiles et ses critiques amicales m'ont beaucoup aidé. Cet ouvrage lui doit beaucoup.

Je voudrais remercier aussi Henri Persoz. Nos échanges sur Paul et les problèmes que pose son message ont été très fructueux.

Enfin, j'aurai une pensée pour mon épouse Marie José, dont les oreilles ont trop entendu parler de Jésus et de Paul et dont les yeux m'ont trop vu rédiger et re-rédiger les chapitres de cet ouvrage.



Introduction

Jésus superstar, des églises qui se vident et d'autres qui se remplissent

Jésus n'a jamais eu autant la faveur des médias.

L'abondance des ouvrages sur celui qui est généralement considéré comme le fondateur du christianisme a de quoi étonner. La dernière décennie du XX^e siècle et les premières années du XXI^e en ont probablement vu paraître plus que chacune des périodes qui ont précédé celle-ci depuis le début de l'ère chrétienne. Dans la seule langue française, une petite dizaine de nouveaux livres sur ce sujet sont arrivés chaque année sur les rayons des librairies. La marée est encore plus forte en langue anglaise.

Les auteurs sont des chrétiens des différentes Églises qui veulent donner de celui qui est à l'origine de leur religion une image nouvelle, plus en accord avec la culture de notre temps. Ce sont des incroyants qui, s'appuyant sur les données de la recherche contemporaine, en proposent des images souvent fort différentes du Jésus des chrétiens. Ce sont aussi des Juifs qui cherchent à mieux comprendre l'origine d'une religion qui a contribué à façonner la culture de sociétés qui les ont atrocement persécutés. Ils rappellent que, avant d'être le fondateur d'une religion nouvelle, Jésus fut un Juif du premier siècle de notre ère.

Étonnante aussi a été la parution d'un ouvrage dans lequel celui qui était alors le chef de l'Église catholique, Joseph Ratzinger, a pris la peine de nous donner sa vision personnelle de Jésus de Nazareth. Aucun de ses prédécesseurs ne l'avait fait.

Tout aussi étonnant est le succès des ouvrages consacrés aux manuscrits de la mer Morte, manuscrits découverts au lendemain de la seconde guerre mondiale, qui ne parlent jamais de Jésus mais dont on soupçonnait qu'ils n'étaient peut-être pas sans liens avec l'émergence des premières communautés chrétiennes.

Étonnante encore est la petite éclosion de livres sur l'*Évangile de Juda* récemment découvert. Et faut-il rappeler l'étrange succès mondial du *Da Vinci Code*, un roman basé sur une vision des origines du christianisme qui ne repose sur aucun travail de recherche sérieux ?

Étonnant aussi le succès d'un autre roman, *Le Royaume*, paru en 2014, lequel est en grande partie la relation d'une recherche sur les origines du christianisme.

Le théâtre, le cinéma, la télévision ont payé eux aussi leur tribut à Jésus superstar. On rappellera seulement que, pendant la semaine sainte 1997, l'émission de télévision *Corpus Christi*, consacrée à un examen critique d'un épisode de la passion de Jésus tel qu'il est rapporté par l'*Évangile de Jean*, a attiré près de quatre millions de spectateurs, deux fois plus que n'en attirait alors *Arte* dans ses meilleurs soirs. Les émissions qui lui ont fait suite : *Jésus après Jésus* en 2004, puis celle intitulée *Apocalypse* en 2008, sans atteindre les mêmes scores, ont eu elles aussi un succès non négligeable. L'expérience n'a pas été renouvelée depuis cette date.

Ces succès médiatiques de Jésus sont quelque peu paradoxaux. Faut-il rappeler en effet que les églises de nos pays d'Europe se sont vidées d'une grande partie de leurs fidèles, que les vocations religieuses se sont faites rares et que les Églises protestantes ne sont pas, de ce point de vue, dans une situation bien meilleure que l'Église catholique ? Le succès des Journées mondiales de la Jeunesse n'entraîne pas, de l'aveu même des responsables catholiques, un retour des jeunes dans les églises.

L'effondrement de la pratique religieuse n'est pas le seul signe de ce temps. Les fidèles, qui n'avaient jamais respecté scrupuleusement les règles de conduite édictées par les Églises chrétiennes, les respectent probablement encore moins qu'autrefois, la nouveauté étant que même des croyants convaincus les contestent aujourd'hui ouvertement. Plus grave encore, au moins du point de vue de l'Église catholique, qui a toujours pardonné à ses fidèles leurs écarts de conduite pourvu qu'ils adhèrent à l'ensemble des « vérités » qu'elle enseigne, un nombre croissant de ceux-ci se permettent de faire un tri dans ces vérités et se fabriquent un credo sur mesure tout en se considérant comme chrétiens, et les rappels à la discipline de la papauté ont apparemment peu d'effets sur eux.

Certains se consolent de cet affaiblissement du christianisme en Europe en soulignant combien il reste vigoureux aux États-Unis et combien il progresse sur les autres continents, souvent sous des formes nouvelles. Aux États-Unis coexistent des Églises traditionnelles en perte de vitesse au profit des Églises dites évangéliques en plein essor, caractérisées par leur fondamentalisme biblique : la Bible, toute la Bible, doit être prise au pied de la lettre. Paradoxalement, c'est dans ce pays que l'on rencontre aujourd'hui le plus grand nombre de fondamentalistes mais aussi les chercheurs les plus dévastateurs pour leurs croyances.

Autre paradoxe : alors que le christianisme s'affaiblit en certains points du globe et que ses adeptes s'intéressent peu à ses origines dans les régions où il est en expansion, la recherche sur sa naissance n'a jamais mobilisé autant de chercheurs.

La recherche sur les origines du christianisme

On prétend en effet qu'il y a plus de chercheurs actuellement vivants qu'il y en a eu durant toute l'histoire de l'humanité. C'est le genre d'assertion dont on peut difficilement démontrer qu'elle est vraie ou qu'elle est fausse : tout dépend de ce que l'on appelle chercheur. Disons qu'elle illustre l'explosion de la recherche à notre époque. On pourrait certainement énoncer la même proposition en ce qui concerne la recherche sur les origines du christianisme : il y a très probablement aujourd'hui plus de chercheurs qui s'intéressent à cette question qu'il y en a eu depuis le XVIII^e siècle, au moment où la naissance de la religion chrétienne est vraiment devenue sujet de recherche.

Des découvertes comme celle des manuscrits de la mer Morte en Palestine, celle de Nag Hammadi en Haute Égypte et quelques autres de moindre importance ont donné du grain à moudre aux chercheurs. Les méthodes d'analyse des textes fondateurs du christianisme se sont affinées. Les recherches sur le contexte social et culturel dans lequel est né le christianisme n'ont jamais été aussi importantes et ont changé la vision que nous en avions. Tout cela fait qu'il y a maintenant une masse fantastique de données, d'hypothèses, de rapprochements, de contradictions, mises en évidence.

Autre constat : la recherche sur les origines du christianisme a longtemps été l'apanage de l'Allemagne ou plutôt des milieux protestants allemands dits libéraux. Pendant tout le XVIII^e et le XIX^e siècles, le rôle des chercheurs français et hollandais a été secondaire, celui des autres nations, marginal. Les temps ont changé. Cette recherche est toujours importante en Allemagne, elle est plus vivante que jamais dans les autres pays d'Europe occidentale, notamment en France, en Suisse, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne, mais le fait nouveau est qu'elle a émigré vers d'autres continents. Elle s'est implantée en Israël et surtout, comme la recherche dans bien d'autres domaines, elle a traversé l'Atlantique. La recherche américaine tend aujourd'hui à jouer un rôle que certains qualifient de dominant par les moyens qui y sont affectés et par sa hardiesse, un rôle qui, en tout cas, ne peut être ignoré.

Et pourtant, constat accessoire : en dépit du fantastique progrès des communications, l'Atlantique semble toujours difficile à traverser ! La recherche américaine est souvent méconnue en Europe ou les Européens ne veulent pas la connaître. On n'en donnera que trois exemples. Le dernier *Que sais-je ?* sur Jésus, publié en 1998, ne contient qu'une seule référence à un ouvrage américain récent : *Jesus, A Marginal Jew*, de John P. Meier, un prêtre catholique qui a produit une œuvre remarquable mais pas vraiment représentative de la recherche outre-Atlantique. L'ouvrage collectif *Les premiers temps de l'Église* publié en 2004 (par Gallimard) a mis à contribution 60 collaborateurs dont un seul est américain, encore

s'agit-il d'un archéologue, et il ne contient pas la moindre allusion aux recherches récentes menées ni outre-atlantique ni en Israël. Quant aux émissions d'*Arte*, *Corpus Christi*, *Jésus après Jésus* et *Apocalypse*, elles n'ont interviewé que fort peu de chercheurs américains, et le moins qu'on puisse en dire est qu'ils n'étaient guère représentatifs d'une recherche dont on verra dans le présent ouvrage qu'elle est très diversifiée et souvent d'une grande hardiesse. On verra qu'on peut certes ne pas être d'accord avec les thèses que défendent des chercheurs comme John S. Kloppenborg, Burton Mack, John Dominic Crossan ou Robert Price, mais qu'on peut difficilement les ignorer.

Ajoutons que l'inverse est tout aussi vrai et que les publications américaines comportent la plupart du temps bien peu de références à des ouvrages publiés dans les langues indigènes de l'Europe autres que l'anglais.

Pourquoi un nouvel ouvrage ?

Il y a plutôt pléthore, a-t-on dit, d'ouvrages sur Jésus et les origines du christianisme. Alors pourquoi en ajouter un ?

La principale raison est que cette littérature abondante pose problème. Il y a tellement d'ouvrages dont certains défendent avec passion des thèses contradictoires, dont d'autres sont abscons et réservés aux spécialistes, dont d'autres encore s'attardent sur des points de détail (on a écrit des livres entiers sur un bout de papyrus, portant 20 caractères grecs dont plusieurs sont incomplets, trouvé dans une grotte près de la mer Morte !), dont d'autres enfin avancent des hypothèses qui ne reposent sur aucune base sérieuse, qu'il est pratiquement impossible pour le profane de trouver sa voie dans ce maquis. Et qu'il lui est bien difficile aujourd'hui de trouver un guide.

Ajoutons que, pour le lecteur de langue française, il n'est pas toujours facile d'avoir accès aux travaux publiés en anglais dont on vient de dire qu'ils sont désormais majoritaires sur la scène mondiale, dont peu sont traduits (en particulier les plus novateurs) et qui sont rarement signalés à son attention.

Cette situation est d'autant plus regrettable que la recherche sur le sujet n'a jamais, comme on l'a dit, été aussi active.

Cette situation est d'autant plus regrettable que, toutes les Églises chrétiennes prétendant que la foi qu'elles prêchent et les enseignements qu'elles dispensent s'enracinent dans l'histoire, il paraît légitime, avant d'accepter ou de refuser leurs enseignements, d'examiner la réalité de cet enracinement. On peut même penser qu'il ne serait pas superflu pour tout

homme qui est préoccupé du sens de son existence d'y consacrer un peu de temps avant d'accepter les yeux fermés ou de rejeter *a priori* le message proposé par les Églises.

Les réactions de surprise aux émissions d'*Arte* qui mettaient en évidence un certain nombre de questions que l'on peut se poser à propos d'un court passage de l'*Évangile de Jean* rapportant un épisode de la Passion de Jésus (mais pas toutes les questions, car les critiques les plus radicaux n'avaient pas été invités) montrent que nombre de contemporains, croyants ou incroyants, découvraient des terres inconnues.

L'objectif de cet ouvrage sera d'essayer de servir de guide à travers ces terres peu ou mal connues.

Quelques mises en garde préalables

Plusieurs mises en garde doivent d'abord être faites. Il y a aujourd'hui une telle abondance de matériaux en anglais, en français et en allemand qu'on ne saurait au mieux qu'en explorer une petite partie. Disons que le point qui est proposé est celui d'un honnête homme (au sens du XVII^e siècle bien sûr !) qui s'est intéressé à la question, qui a lu un bon nombre d'ouvrages anciens et récents en essayant de choisir les plus représentatifs, mais qui en a sans doute laissé échapper bon nombre qui sont loin d'être sans intérêt et peut-être même quelques-uns qui sont capitaux.

Cet honnête homme a reçu une formation dans les sciences dites dures, il s'est ensuite beaucoup intéressé aux sciences sociales, mais il n'est ni spécialiste de l'histoire des religions ni historien. Il ne lit ni le grec, ni à plus forte raison l'hébreu ou l'araméen. Il n'a donc pas de connaissance directe ni des textes fondateurs ni de ceux qui éclairent sur l'environnement dans lequel le christianisme est né. Handicap supplémentaire : il ne lit même pas l'allemand alors que, dans cette matière, les chercheurs écrivant en cette langue ont joué longtemps un rôle dominant et que beaucoup de leurs ouvrages n'ont été traduits ni en français ni en anglais. Il est vrai que le handicap est devenu moindre ces dernières années car, si les chercheurs allemands continuent à jouer un rôle important, beaucoup publient désormais en anglais.

Et puis, est-il nécessaire de souligner que faire le point dans un tel domaine, même si l'on s'appuie autant que possible sur des éléments objectifs, comporte une inévitable part de lecture personnelle ? Un Européen dont les ancêtres ont vécu en chrétienté pendant des siècles et qui vit dans une culture, de moins en moins mais encore imprégnée de christianisme, ne se penche pas tout à fait sur les origines de cette religion

comme il le ferait sur la naissance du bouddhisme. À plus forte raison quand il a passé son enfance et son adolescence entre les mains des prêtres et des bons frères, on peut le soupçonner d'avoir quelques vieux comptes à régler.

Aussi prétendre qu'un guide dans un tel domaine est exempt de tout biais, que l'auteur présente avec une totale impartialité les arguments des uns et des autres, serait peu crédible. Alors, autant annoncer tout de suite la couleur : celui qui le propose n'adhère aujourd'hui à aucune Église. Après avoir exposé les opinions des uns et des autres sur les questions les plus controversées (il n'en manque pas !), il lui a paru plus honnête de donner la sienne ou, assez souvent, de faire part de sa perplexité ou encore, comme le Persan de Montesquieu débarquant dans une contrée exotique, de marquer son étonnement. Au lecteur ensuite, s'il en a l'envie, de se reporter aux ouvrages de vulgarisation et à ceux des chercheurs, de faire ses propres découvertes et d'en tirer des conclusions pour lui ! Aussi chaque chapitre est-il doté d'une petite bibliographie commentée pour permettre au lecteur curieux de construire sa propre opinion.

Ajoutons encore que chercher au milieu des contradictions des textes dont nous disposons et des opinions divergentes des chercheurs, qui pouvait bien être ce Jésus, s'il a réellement existé, ce qu'il a réellement fait et ce qu'il a réellement dit ; essayer de découvrir ce qui s'est passé dans les trois ou quatre premières décennies après sa mort (réelle ou supposée), période sur laquelle nous n'avons que fort peu d'informations et qui fut certainement décisive dans la naissance de la nouvelle religion ; tenter de saisir quel fut, au cours des deux siècles suivants, le buissonnement de communautés qui se sont prétendues chrétiennes et dont on ne retrouve aujourd'hui que des traces, souvent bien légères, traces qui montrent cependant qu'elles ont existé et que vraisemblablement elles professèrent des doctrines fort différentes les unes des autres et bien différentes de l'orthodoxie des Églises chrétiennes actuelles ; essayer de comprendre comment tout cela a pu donner naissance au christianisme que nous connaissons, c'est aussi fascinant, et même bien plus, que la lecture du meilleur roman policier !

On a aussi quelquefois comparé cette recherche à un puzzle. C'est un puzzle autrement plus difficile que ceux proposés aujourd'hui à la sagacité des amateurs car beaucoup de pièces ont été perdues et l'usure du temps a fait que certaines ne s'emboîtent plus bien les unes dans les autres. Peut-être même y a-t-il, comme l'ont avancé certains chercheurs, des pièces en trop, des pièces qui appartiennent à d'autres puzzles et qui se sont égarées dans celui intitulé « les origines du christianisme ». Aussi

n'est-on jamais sûr d'avoir reconstitué la bonne image. La découverte d'une nouvelle pièce ou la proposition d'un chercheur de placer telle pièce ici plutôt que là amène à dessiner une autre image : le jeu est un peu frustrant mais passionnant.

Deux remarques préliminaires

La recherche sur les origines du christianisme est le fait d'historiens, spécialistes du monde antique ou de l'histoire des religions, mais aussi de spécialistes de diverses disciplines : les langues anciennes, les manuscrits anciens (les paléographes), les sociétés anciennes. Elle est le fait aussi de théologiens, d'exégètes et d'herméneutes. Elle est le fait enfin de gens qui ne sont rien de tout cela mais qui s'intéressent à la question. On les a tous regroupés dans cet ouvrage sous le nom générique de chercheurs.

Les usages orthographiques veulent qu'on écrive les Français (avec une majuscule) et les chrétiens (sans majuscule). En toute logique, il faudrait écrire les Juifs pour parler des hommes qui vivaient au début de notre ère en Palestine. Jésus était un Juif. C'est déjà plus discutable pour ceux qui avaient émigré et s'étaient établis dans tout le bassin méditerranéen et au-delà, qui restaient fidèles à la religion de leurs ancêtres et formaient une diaspora nombreuse. Et il faudrait écrire les juifs pour les hommes du XXI^e siècle qui appartiennent à la religion juive (les habitants de l'État d'Israël sont des Israéliens) et sont dispersés dans le monde. On a choisi de ne pas entrer dans ces subtilités et d'écrire uniformément : les Juifs.

1

Un rappel de l'enseignement des Églises et quelques réflexions sur le plan adopté

Ce premier chapitre sera consacré d'abord à un rappel de la naissance du christianisme telle qu'elle est présentée par les Églises. Beaucoup de nos contemporains n'ayant pas bénéficié du catéchisme enseigné par celles-ci et l'école de la République s'étant gardée jusqu'à présent de diffuser quelque connaissance que ce soit sur la religion chrétienne, leur inculture religieuse est parfois abyssale et un tel rappel n'est probablement pas superflu. Ceux qui ont une certaine culture dans ce domaine pourront évidemment sauter cet essai de mise à niveau.

La naissance du christianisme vue par les chercheurs s'éloigne, plus ou moins selon les cas, de ce qu'enseignent les Églises, de ce que l'on appellera leur paradigme, une notion que l'on essaiera de préciser.

Ces nouveaux paradigmes s'étalent le long d'un vaste spectre, avec des zones d'accumulation où ils diffèrent relativement peu les uns des autres, et d'autres zones où on ne rencontre que des francs-tireurs isolés. Comment décrire ce paysage à un lecteur curieux mais non spécialiste, un paysage qui paraît au premier abord fort complexe et passablement confus, et où il risque de se sentir rapidement perdu ? L'auteur n'a pas trouvé de procédé miraculeux. La seconde partie de ce chapitre présentera et essaiera de justifier le choix qu'il a fait.

La naissance du christianisme vue par les Églises

L'enracinement dans le judaïsme : l'Ancien Testament

Toutes les Églises chrétiennes, avec au premier rang l'Église catholique, présentent leurs doctrines comme enracinées dans l'histoire et d'abord dans l'histoire du peuple hébreu, encore appelé le peuple d'Israël.

L'histoire de ce peuple et de sa religion, le judaïsme, est consignée dans la partie de la Bible dite Ancien Testament. Cette expression signifie l'ancienne alliance, celle que Dieu avait conclue avec le peuple hébreu, qu'il avait spécialement choisi, et elle désigne aussi l'ensemble des textes qui témoignent de cette alliance. Ces textes ont été écrits pour la plupart en hébreu dans les siècles qui ont précédé notre ère. Ils comprennent :

- Cinq livres qui forment ce que les Juifs appellent la *Torah* (la Loi) et que la tradition chrétienne désigne sous le nom de *Pentateuque* (nom d'origine grecque qui signifie les cinq livres). Ils racontent l'histoire du peuple hébreu depuis la création du monde jusqu'à sa sortie d'Égypte (où il était opprimé) sous la conduite de Moïse, en passant par le déluge et les faits et gestes des patriarches, en particulier d'Abraham, qui, au milieu du polythéisme ambiant qui déifie les forces de la nature, instaurent le culte d'un Dieu unique, personnel et transcendant. Ils détaillent aussi les règles de conduite que Moïse a reçues d'une révélation particulière que Dieu lui a faite sur le mont Sinaï, ainsi que les dispositions à respecter pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû.
Ces règles incluent des interdits alimentaires, des prescriptions concernant la pureté, l'obligation de respecter strictement le repos du septième jour, le sabbat, et elles imposent de faire circoncire les garçons : c'est le signe de l'alliance entre Dieu et son peuple élu.
- Un ensemble d'écrits qui ont recueilli les déclarations des prophètes. Ils relatent les réprimandes et les exhortations que ceux-ci ont faites, au nom de Dieu, à leurs contemporains et ils contiennent des révélations destinées non seulement à leurs contemporains mais aussi aux générations futures. Certains de ces écrits sont considérés comme annonçant le venue d'un messie (d'un mot hébreu qui signifie : celui qui est oint et qui, de ce fait, a reçu de Dieu une mission particulière).
Ils retracent également l'histoire du peuple hébreu après son arrivée sur la terre que Dieu leur avait promise et qui est la Palestine actuelle.
- Un autre ensemble d'écrits : certains dits sapientiaux, contenant des préceptes de sagesse, d'autres poétiques, contenant en particulier des psaumes destinés à être chantés pendant le culte.

À l'exception de quelques écrits acceptés par les uns et rejetés par les autres, l'Ancien Testament forme un ensemble de textes communs

au judaïsme, à l'Église catholique, aux Églises orthodoxes et aux différentes Églises protestantes.

L'islam, sans faire de l'Ancien Testament un livre sacré, se réfère aussi à ses enseignements et considère Abraham (Ibrahim) et Moïse (Moussa) comme des envoyés de Dieu.

Jésus-Christ et le Nouveau Testament

La séparation des Églises chrétiennes du judaïsme se fonde sur leur référence à ce qu'elles appellent le Nouveau Testament, c'est-à-dire la nouvelle alliance que, selon elles, Dieu a conclue, cette fois avec l'humanité toute entière, par la médiation de son fils Jésus.

Ce terme de Nouveau Testament désigne aussi l'ensemble des textes, reconnus par les Églises, qui témoignent de cette nouvelle alliance. Il s'agit, d'une part, de textes racontant l'histoire de Jésus et, d'autre part, de divers textes émanant des premières communautés qui se réclament de lui, traitant des croyances et des pratiques de ces communautés.

La naissance, la vie, l'enseignement, la mort et la résurrection de Jésus sont consignés dans quatre documents écrits par des disciples que Jésus avait lui-même choisis ou des disciples proches de ceux-ci. Ils sont appelés évangiles, d'après un mot grec qui signifie bonne nouvelle. Trois d'entre eux, écrits par Matthieu, Marc et Luc, sont dits synoptiques parce qu'ils présentent beaucoup de similitudes, de telle sorte qu'on peut les appréhender d'un seul regard. Le quatrième, écrit par Jean, se distingue des autres et donne une vue de la vie et de l'enseignement de Jésus assez différente mais, d'après les Églises, complémentaire de la précédente.

D'après ces textes, vers le début de notre ère, naît à Bethléem, ville située dans la province de Judée d'un pays appelé aujourd'hui Palestine et qui fait alors partie de l'empire romain, un homme appelé Jésus. Sa mère, Marie, l'a conçu miraculeusement. Il grandit à Nazareth, dans une autre province de la Palestine, la Galilée. Parvenu à l'âge adulte, il est baptisé, c'est-à-dire immergé dans le Jourdain, par un prophète appelé Jean et surnommé le Baptiste. Puis il se met à prêcher, en Galilée si l'on en croit les synoptiques, plutôt en Judée si on se réfère à l'*Évangile de Jean*, et il recrute des disciples parmi les gens simples, dont un noyau de douze « apôtres ». Il délivre un message nouveau et il opère des miracles. Mais il se rend à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque juive. Il est arrêté, jugé et condamné à mort par le procureur romain Ponce Pilate sous la pression des notables juifs. Il est crucifié, il meurt et il est enseveli. Il ressuscite, il se montre à ses disciples et leur donne ses dernières instructions avant de retourner au Ciel. Il était le messie annoncé par les prophètes d'Israël ; le mot hébreu sera traduit par le mot grec *christos* qui a la même significa-

tion : celui qui a reçu l'onction. Il est venu sur notre Terre non seulement pour délivrer un message nouveau mais aussi pour racheter par ses souffrances les péchés de l'humanité et instaurer une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. En fait, il était le fils unique de Dieu, lui-même de nature divine et il a pris la nature humaine pour accomplir sa mission.

Après son ascension au Ciel, les disciples qu'il avait choisis, auxquels se joignent bientôt un dénommé Paul puis beaucoup d'autres, se mettent à proclamer qu'il était le messie attendu et à prêcher le message délivré par leur maître, à Jérusalem et dans les communautés juives de la diaspora d'abord, puis rapidement parmi les non-juifs.

Ceux qui croient en Jésus, le Christ ressuscité, et qu'on appellera très tôt les chrétiens s'organisent en communautés appelées Églises. Une partie de ces communautés constitue au cours du deuxième siècle de notre ère une « Grande Église ». À côté de celle-ci, il existe d'autres communautés qui, tout en se réclamant elles aussi de Jésus, adhèrent à des corps de doctrine différents.

Ces autres communautés se réfèrent à leurs propres textes fondateurs, en particulier à des évangiles qui sont dits aujourd'hui apocryphes pour les distinguer des quatre évangiles reconnus par la Grande Église et dont on a parlé plus haut. Ceux-ci sont dits « canoniques » (conformes à la norme). Pendant un certain temps, la frontière entre canoniques et apocryphes sera indécise.

En dépit de la concurrence de ces communautés qu'elle considère comme déviationnistes, la Grande Église gardera sans défaillance ce qui, de son point de vue, est le message authentique de son fondateur et de ses premiers disciples, et elle rejettera les écrits apocryphes.

Par ailleurs, les chrétiens ont à subir des persécutions sanglantes de la part des autorités de l'empire romain mais, leur nombre augmentant sans cesse, le christianisme finira au début du IV^e siècle, sous l'empereur Constantin, par être reconnu comme religion licite avant de devenir, quelques décennies plus tard, la religion officielle de l'empire.

L'Église désormais établie n'en a pas fini pour autant avec les hérétiques et plusieurs conciles définiront les vérités auxquelles tout chrétien doit adhérer et le « canon », c'est-à-dire l'ensemble des textes fondateurs acceptés par elle, sera définitivement fixé.

Depuis, la Grande Église devenue l'Église catholique a gardé la doctrine des premiers temps, sans altération si l'on en croit ses représentants, avec quelques déviations qui ont amené les réformateurs à se séparer d'elle à partir du XVI^e siècle et à rétablir la doctrine primitive, si l'on en croit les Églises protestantes et les nombreuses sectes qui se réclament aujourd'hui de Jésus.

Paradigme des Églises et autres paradigmes

Dans les années 1960, un scientifique américain, Thomas Kuhn, a proposé un concept qui s'est avéré fécond, celui de paradigme. Il s'agit du cadre dans lequel on fait entrer les connaissances acquises dans une branche du savoir à un moment donné. Ce cadre sert à les interpréter, à les ordonner de façon cohérente, et il est utile aussi pour suggérer de nouvelles recherches.

La connaissance progressant, de nouvelles données sont recueillies. Il arrive que certaines ne soient pas cohérentes avec le paradigme admis : c'est le signe qu'un nouveau paradigme doit être recherché. Une fois qu'un nouveau cadre a été proposé, dans lequel les données anciennes comme les données nouvelles s'insèrent sans incohérences, il devient le nouveau paradigme qui guidera les travaux des chercheurs jusqu'à ce qu'il soit remis en cause à son tour. La connaissance progresse ainsi de paradigme en paradigme.

Thomas Kuhn a proposé une image que nous avons déjà utilisée, celle du puzzle. Chaque pièce d'un puzzle n'a aucun sens ; c'est l'assemblage de plusieurs pièces qui fait apparaître une image qui leur donne un sens. Si une pièce ne peut être assemblée aux autres sans rendre l'image incohérente, cela montre que cette image n'était pas bonne. Il faut en chercher une autre. Il en est de même des données sur le réel qui, isolées, n'ont guère de sens mais qui, regroupées de façon cohérente dans un cadre, prennent du sens jusqu'à ce qu'une nouvelle découverte oblige à dessiner un autre cadre.

L'origine du christianisme présentée par les Églises constitue un paradigme qui, pendant des siècles, n'a pas été contesté. Il n'en a pas été de même à partir du XVII^e, et surtout des XVIII^e et XIX^e siècles. Des esprits critiques, d'abord isolés puis de plus en plus nombreux, ont relevé qu'il y avait dans les textes fondateurs retenus par les Églises des données qui entraient mal dans le cadre de l'histoire telle qu'elles la racontaient, voire des contradictions. Ils ont proposé des versions différentes des origines du christianisme, certaines n'étant pas très éloignées de la version des Églises, mais d'autres la remettant totalement en cause, si bien que, au début du XXI^e siècle, on se trouve devant une foule de versions différentes, de paradigmes différents.

Comment rendre compte de cette diversité ?

Un problème de présentation

Cette diversité est aujourd'hui telle que choisir un mode de présentation qui permette à un lecteur peu, ou même moyennement, averti de la recherche sur les origines du christianisme, de se repérer dans cet univers très particulier n'est pas chose facile.

On pourrait envisager de présenter l'éventail actuel des paradigmes en décrivant au moins ceux qui sont aujourd'hui admis par un nombre non négligeable de chercheurs et qui reposent sur une argumentation digne de considération, en les regroupant par familles de paradigmes apparentés. Cette façon de procéder ne permet pas de retracer facilement l'évolution de la recherche et de comprendre pourquoi et comment on en est arrivé à la diversité actuelle.

Un mode logique serait de partir non pas des paradigmes mais des données, c'est-à-dire des documents qui nous renseignent sur les premières communautés chrétiennes et de voir comment les chercheurs les interprètent aujourd'hui et les font entrer dans un paradigme. Et il paraîtrait logique de classer ces données par ordre chronologique. Le problème est que les chercheurs ne sont pas d'accord entre eux sur cet ordre chronologique, lequel dépend en fait, même s'ils ne le disent pas toujours, du paradigme qu'ils ont retenu !

Finalement, on est parti du constat que, depuis leurs origines jusqu'à maintenant, les Églises avaient toujours fait de Jésus leur fondateur, que, au début du XXI^e siècle, une majorité de chercheurs ne remettent pas en cause cette attribution mais que, depuis deux siècles, un effort de recherche énorme avait été fait et se poursuivait toujours pour, sous le personnage de nature divine proposé par les Églises à la foi de leurs fidèles, découvrir l'homme Jésus tel qu'il avait réellement été, le Jésus historique. Ce faisant, ils pensaient et ils pensent toujours que les résultats de leurs recherches éclaireraient les origines du christianisme.

Une première partie sera donc consacrée aux sources qui nous permettent de partir à la recherche du Jésus historique et à la critique qui en a été faite.

La deuxième partie traitera des résultats de cette recherche. On verra que, au début du XXI^e siècle, bon nombre de chercheurs pensent que cette recherche nous apprend finalement bien peu de choses sur le Jésus de l'histoire et qu'elle nous en apprend bien plus sur les premières communautés qui se réclament de lui et qui sont appelées chrétiennes.

Enfin, une troisième partie traitera de ces premières communautés, des sources dont nous disposons pour retracer leur histoire et de la façon dont les chercheurs interprètent ce qu'elles nous en disent et le font entrer

dans les divers paradigmes qu'ils ont adoptés, le nombre de ces paradigmes ayant grossi au cours des dernières décennies.

Pour se faire sa propre opinion

Les ouvrages décrivant, du point de vue des Églises, la naissance du christianisme sont innombrables. On se limitera à signaler, pour ceux qui souhaiteraient une information plus complète sur le sujet, deux livres bien présentés et bien documentés : *Pour lire l'Ancien Testament* et *Pour lire le Nouveau Testament*, par Étienne Charpentier, tous deux aux Éditions du Cerf, 1994 (édition révisée) pour le premier et 1982 pour le second.

Ceux qui voudraient se référer à la doctrine officielle de l'Église catholique pourront consulter le *Catéchisme de l'Église catholique*, Mame, Paris, « promulgué » par sa hiérarchie en 1992. C'est un ouvrage de quelques 600 pages. Aussi un compendium (un terme savant pour désigner un abrégé) a-t-il été composé et publié en 2005 par l'Église catholique.

Un catéchisme protestant a aussi été publié en 2010 par les Éditions Olivétan. Il en existe plusieurs autres, notamment le *Catéchisme de Heidelberg* publié en 1998 par les Édition Kerigma.

Ceux qui souhaiteraient plus d'informations sur la notion de paradigme pourront se référer à l'ouvrage de Thomas Kuhn : *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago University Press, 1962. Il est disponible en français : *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, collection « Champs » n° 115.

PREMIÈRE PARTIE

**LES SOURCES DE
NOS CONNAISSANCES SUR JÉSUS
ET LA CRITIQUE
QUI EN A ÉTÉ FAITE**

Introduction

à la première partie

Dans cette partie, le premier chapitre sera consacré à l'état actuel de nos connaissances sur le milieu juif au début de notre ère, un milieu dans lequel aurait vécu Jésus et serait né le christianisme, un milieu qui a fait l'objet de beaucoup de travaux de recherche au cours des dernières décennies.

Un deuxième chapitre traitera d'une importante découverte faite en 1947 et dans les années qui ont suivi : celle des manuscrits dits de la mer Morte. Ils ont enrichi nos connaissances de ce milieu. Nombre de chercheurs avaient pensé qu'ils projetteraient aussi un éclairage nouveau sur les origines du christianisme. Même si leurs espoirs ont été en grande partie déçus, ces manuscrits ont apporté des données nouvelles non négligeables.

On passera ensuite en revue les sources non chrétiennes, romaines et juives, de nos connaissances sur Jésus. Elles sont peu nombreuses, nous apprennent peu de choses et on verra que beaucoup de chercheurs les jugent peu fiables.

Puis on abordera les documents émanant des premières communautés chrétiennes et qui sont la source de la quasi-totalité de nos connaissances sur Jésus. Ce sont pour l'essentiel les évangiles, canoniques et apocryphes. On examinera les questions, difficiles, que posent leur datation et la façon dont ils ont été composés, et les diverses réponses qui ont été proposées par les chercheurs.

Enfin, on abordera la critique des sources qui a été faite pour essayer d'en dégager le Jésus de l'histoire, vaste entreprise qui a été appelée la quête du Jésus historique et qui se poursuit depuis plus de deux siècles.

2

Le milieu juif

Donc, si l'on en croit les Églises, Jésus serait né juif ; il aurait été élevé dans le judaïsme ; il aurait vécu et prêché uniquement en Palestine, en milieu juif, et c'est à Jérusalem, cœur du judaïsme, qu'il aurait été crucifié et qu'il serait ressuscité. C'est à Jérusalem que se serait formée après sa mort et sa résurrection la première communauté de ses fidèles et c'est de Jérusalem que le christianisme serait ensuite parti à la conquête du monde.

On verra que ces affirmations ne rencontrent pas l'adhésion de tous les chercheurs : au début du XXI^e siècle, beaucoup admettent que la communauté de Jérusalem a bien été le point de départ de la nouvelle religion, quelques-uns pensent qu'il y eut en Palestine, outre la communauté de Jérusalem, d'autres communautés de disciples de Jésus qui ne partageaient pas entièrement la même foi et qui ont aussi joué un rôle dans la naissance du christianisme, d'autres encore voient plutôt celui-ci naître dans la diaspora juive déjà répandue dans tout le Moyen-Orient et le bassin méditerranéen. Mais tous admettent que le christianisme est né dans le milieu juif.

On commencera donc par faire un point rapide sur ce que, aujourd'hui, nous savons de ce milieu au début de notre ère.

Un regard renouvelé

Ceux qui se sont intéressés à la naissance du christianisme ont depuis longtemps essayé de prendre en compte ce qu'était le milieu juif au premier siècle. Longtemps, ils se sont surtout intéressés à ses aspects religieux, à ce que l'on a appelé les sectes à l'intérieur du judaïsme, à l'attente d'un messie qui aurait été particulièrement vive au début de notre ère. La découverte des manuscrits dits de la mer Morte au lendemain de la seconde guerre mondiale est venue apporter un éclairage nouveau sur au moins une partie de ce monde religieux. Ces ouvrages méritent à eux

seuls un chapitre particulier. Des chercheurs, juifs et non juifs, ont essayé de mieux comprendre ce qu'était le judaïsme de cette époque et ont contribué à renouveler le regard que nous portons sur lui. E. P. Sanders et David Flusser sont généralement considérés comme ceux qui ont joué le plus grand rôle dans cette recherche, mais il y en a beaucoup d'autres.

Depuis quelques décennies, on a pris conscience que, dans les sociétés anciennes, plus encore que dans les nôtres, les différents aspects de la vie, économiques, sociaux, politiques, religieux, étaient étroitement liés les uns aux autres. Aussi les chercheurs se sont-ils davantage penchés sur les aspects économiques, sociaux et politiques de la société juive, espérant que cela éclairerait sa composante religieuse.

De nombreux travaux basés sur l'étude critique des documents dont nous disposons ont concerné les sociétés méditerranéennes en général et la société juive en particulier au premier siècle ; des fouilles archéologiques ont été entreprises dans des villes et des villages de Palestine, à une échelle jamais vue auparavant, afin de retrouver les vestiges de la vie quotidienne, celle dont les documents écrits parlent rarement. Tout cela a passablement renouvelé notre vision du monde dans lequel serait né le christianisme.

Lorsque, au temps de la seconde guerre mondiale, les religieux m'enseignaient les origines du christianisme, ils comparaient volontiers l'époque de Jésus à celle que nous vivions alors, rapprochant l'occupation romaine de la Palestine de celle de la France par les Allemands. La comparaison avait ses limites et l'occupation allemande a été éphémère alors que l'intégration de la Palestine dans l'empire de Rome a été durable.

Aujourd'hui, la tendance de la recherche est plutôt de mettre l'accent sur cette intégration, encore récente à l'époque de Jésus. Elle a des conséquences positives : des cités nouvelles sont construites ou reconstruites, le commerce se développe grâce à la *pax romana*. Il y a en somme un mouvement de mondialisation en cours à cette époque. Mais elle a aussi des conséquences jugées négatives : d'abord, le caractère insupportable pour beaucoup de Juifs pieux d'une domination étrangère sur la terre que Dieu avait donnée au peuple qu'il avait élu ; mais aussi le poids du tribut payé à Rome, la marginalisation d'un certain nombre de paysans juifs et l'apparition en Palestine de ce que nous appellerions aujourd'hui des exclus, toutes choses qui pourraient bien, d'après certains chercheurs, avoir joué un rôle important dans la naissance du christianisme.

D'autres chercheurs préfèrent mettre l'accent sur les influences de la pensée grecque sur les Juifs cultivés. Ou mettre l'accent sur les nouveaux mouvements religieux qui naissent et se développent dans le

monde gréco-romain au cours des décennies qui précèdent et qui suivent le début de notre ère, influences qui pénètrent les milieux juifs de la Palestine et encore plus les communautés juives dispersées, dans l'empire romain, ceux qui constituent la diaspora.

Mais, avant d'exposer au moins les principaux résultats des travaux des uns et des autres, il n'est sans doute pas inutile de rappeler brièvement l'histoire du peuple juif au cours des siècles précédant le début de notre ère. On ne peut en effet comprendre ce qu'était le milieu juif au moment de la naissance du christianisme sans faire référence à son histoire.

Une histoire mouvementée

En simplifiant beaucoup, on peut dire que trois faits majeurs ont marqué cette histoire.

La captivité de Babylone

Le peuple hébreu vivait depuis plusieurs siècles en Palestine, la « terre promise » par Dieu qu'il avait conquise après sa sortie d'Égypte, non sans combats car elle était déjà peuplée.

En -587, les Assyriens sous la conduite de Nabuchodonosor envahirent la Judée. Ils pénétrèrent dans Jérusalem, détruisirent le Temple qu'avait autrefois bâti le roi Salomon et qui était le lieu où l'on rendait le culte à Yahweh, le dieu d'Israël. Ils déportèrent une partie des Juifs, dont la quasi-totalité de l'élite : ce fut la « captivité de Babylone » dont parlent les textes bibliques. Les déportés ne furent toutefois pas vendus comme esclaves et dispersés ; ils furent installés dans des villages des vallées du Tigre et de l'Euphrate et soumis à corvées, mais ils ne cessèrent pas de former une communauté.

Les Juifs pendant ces années de déportation vont réfléchir à la catastrophe qui s'est abattue sur eux ; ils vont se demander pourquoi Yahweh leur dieu, qui avait conclu une alliance avec son peuple, les a laissés être subjugués. Les prophètes, dont le dénommé Ézéchiël, leur expliqueront qu'ils avaient été infidèles à la Loi que Yahweh avait donnée à Moïse et que telle était la cause de leur malheur.

Les prophètes leur diront aussi que Yahweh ne peut les avoir abandonnés à jamais : un jour viendra où Israël connaîtra un meilleur sort. Ainsi naîtra dans le peuple juif l'espérance d'un avenir différent du pré-

sent, un événement jugé capital par certains philosophes de l'histoire car, au lieu de vivre dans l'éternel recommencement des cycles, ce qui est le cadre proposé par la quasi-totalité des religions anciennes, les Juifs vivront désormais dans l'attente d'un meilleur futur.

Les prophètes auront au moins partiellement raison. Quelques années plus tard en effet, en -539, les Perses sous la conduite de Cyrus vaincront les Assyriens. Et Cyrus, au lieu d'exploiter les peuples nouvellement assujettis comme l'avaient fait la plupart des conquérants avant lui, se présentera en libérateur. Il permettra aux Juifs de regagner leur pays ; certains profiteront de cette permission, beaucoup toutefois préféreront rester en Babylonie. Les textes bibliques louent le grand Cyrus et n'hésitent pas à le qualifier de « messie » (*Isaïe*, 45, 1), envoyé par Dieu pour libérer son peuple.

Cyrus autorisa également la reconstruction du Temple de Jérusalem, ce qui fut fait. Cependant, les Juifs ne retrouvèrent pas leur indépendance et la Judée fit partie d'une satrapie perse. Aux influences babyloniennes succédèrent les influences perses (par exemple, la croyance en la résurrection des morts et au jugement dernier semble venir de Perse).

Les Juifs reviendront de l'exil profondément transformés. Avant l'exil, Yahweh intervenait dans l'histoire d'Israël à travers les événements qui la marquaient : l'Exode (la sortie du peuple hébreu d'Égypte) ; la conquête de la Palestine, terre promise par Dieu ; l'établissement du royaume de David. C'est lui qui mettait en place les gouvernants du peuple juif, qui les aidait à vaincre ses ennemis et qui jugeait les bonnes et les mauvaises actions de son peuple. Dans les temps difficiles, on espérait en lui et on essayait de coopérer avec lui pour rétablir la paix et la justice. Contrairement à beaucoup d'autres religions qui plaçaient l'intervention de la divinité dans des temps anciens mythiques ou dans le perpétuel recommencement de la nature, celle du peuple d'Israël la plaçait dans l'histoire actuelle des hommes.

Mais Yahweh a laissé Israël être subjugué, il n'a pas rétabli le royaume de David, il semble avoir cessé d'intervenir dans l'histoire de son peuple. Aussi va-t-il devenir un dieu transcendant et lointain qui règne sur toutes les nations par l'intermédiaire de ses anges. Même si Israël reste son peuple élu auquel il a donné sa Loi, on va passer du dieu de la tribu au monothéisme, un monothéisme dont on verra qu'il n'était peut-être pas, au début de notre ère, aussi strict qu'on l'avait cru.

Les traditions anciennes vont être fixées en une Loi écrite, la *Torah*. Les règles de conduite et la façon de rendre à Yahweh le culte qu'il exige seront codifiées. Ces écrits refléteront les ambiguïtés nées de l'exil : les influences babyloniennes y seront patentes (dans le récit de la création du monde, par exemple) et le caractère particulier du peuple d'Israël, peuple élu par Yahweh, y sera proclamé à chaque page. Le judaïsme tel qu'il était au premier siècle de notre ère s'enracinait dans ce judaïsme issu de l'exil.

L'influence grecque

Le second fait majeur fut l'arrivée des Grecs conduits par Alexandre de Macédoine sur la scène asiatique en -333. En quelques batailles célèbres, le jeune Alexandre mit à bas l'empire perse. Il mourut peu de temps après et ses lieutenants se partagèrent son empire. La Palestine se retrouva d'abord sous la coupe des Ptolémées qui régnaient à Alexandrie. Ceux-ci se montrèrent tolérants envers les diverses religions et les Juifs purent observer la Loi de Moïse sans rencontrer de problèmes majeurs.

Il en alla tout autrement lorsque, au début du deuxième siècle avant notre ère, la Palestine passa sous la coupe des Séleucides de Syrie qui prétendirent helléniser de force le peuple juif. Antiochus Epiphane, le dernier souverain séleucide, ne prétendit rien moins que d'installer le culte de Zeus dans le Temple de Jérusalem. Il s'ensuivit une révolte violente, dite des Macchabées, en -167, et la Judée devint pour un temps indépendante. Une dynastie, celle des Hasmonéens, régna sur le pays, ses membres cumulant les fonctions de roi et de grand prêtre.

Mais, en dehors de la tentative d'hellénisation forcée des Séleucides, la pensée grecque pénétra peu à peu le judaïsme et c'est là un événement de portée considérable car la communauté juive, qui jusque-là était liée aux cultures orientales, se trouva désormais dans la sphère d'influence méditerranéenne c'est-à-dire grecque. Elle découvrit d'autres mythes, elle découvrit la raison, l'harmonie, la recherche de la sagesse chères aux Grecs. Elle ne resta pas indifférente à cette vision du monde qui contrastait avec la sienne, centrée sur le lien privilégié entre l'homme et son Dieu. Certains de ses membres pensèrent que les deux visions étaient complémentaires. Ce n'est probablement pas un hasard si l'on voit apparaître dans la littérature biblique de cette époque un nouveau personnage : la Sagesse de Dieu.

En Palestine, une partie de la bourgeoisie urbaine adopta des modes de vie grecs et la langue grecque devait être couramment utilisée dans les villes. En revanche, il est probable que les campagnes furent beaucoup moins hellénisées. Néanmoins, l'image de la Palestine, enclave sémitique dans un monde hellénisé, que l'on avait autrefois, doit être au moins en partie revue.

Cela est encore plus vrai dans la diaspora juive répandue tout autour de la Méditerranée. L'importante communauté juive d'Alexandrie, ne comprenant plus l'hébreu, fit, au début du troisième siècle avant notre ère, traduire en grec les textes bibliques. Le passage d'une langue sémitique à la langue grecque n'est pas seulement une traduction plus ou moins fidèle, c'est aussi le passage d'une conception du monde à une autre qui rend nécessaire une interprétation du texte. On verra que c'est cette traduction, la *Bible des Septante*, et non pas les textes originaux en hébreu, qui sera utilisée par les premières communautés chrétiennes.

On notera aussi au passage que les quatre lettres qui désignent dans le texte hébreu Yahweh, le dieu d'Israël, sont traduites en grec par *kurios*, le seigneur, ce qui est le titre donné dans tout l'Orient aux souverains.

C'est dans cette communauté juive d'Alexandrie que naîtra le philosophe Philon, à peu près contemporain de Jésus, qui va tenter d'exprimer l'originalité du judaïsme en utilisant les concepts de la pensée grecque. Pour lui, la Loi juive est la véritable philosophie, entendue comme la véritable sagesse, et Moïse l'a exposée bien avant les Grecs. Philon va même jusqu'à prétendre que les philosophes grecs ont emprunté à Moïse le meilleur de leurs doctrines ! Quoi qu'il en soit, ces philosophes grecs sont eux aussi arrivés à la conception d'un Dieu unique, transcendant, qui a créé et gouverne notre monde. Mais ce Dieu est si loin de sa création que les platoniciens ont imaginé une entité qui est le *Logos*, la Parole ou l'Intelligence transcendante de Dieu et qui est une sorte d'intermédiaire entre le monde et lui.

Philon va échafauder toute une construction, qui nous paraît aujourd'hui bizarre et arbitraire mais qui sera, on le verra, largement utilisée par les premières communautés chrétiennes. Dans cette construction, il fait du *Logos* des philosophes grecs un être participant à la nature divine, premier né de la création et lui-même créateur du monde. Ce *Logos* joue le rôle de médiateur entre Dieu et le monde et se trouve à la tête d'une kyrielle d'autres êtres intermédiaires, dont on ne voit pas bien clairement s'ils sont les Idées platoniciennes ou les anges du judaïsme ou les deux à la fois. Ce *Logos* prend en quelque sorte la place qu'occupait la Sagesse de Dieu dans la littérature biblique tardive. Cette théologie du *Logos*, dit Didier Long* est répandue dans la diaspora juive de langue grecque et elle est très proche de ce que sera la notion chrétienne d'incarnation.

Le *Logos* de Philon serait aujourd'hui bien oublié s'il ne s'était trouvé des communautés chrétiennes pour l'adopter et des Pères de l'Église pour utiliser les idées de ce philosophe sur les rapports entre Dieu et le *Logos* dans leurs spéculations sur les relations entre le Père et le Fils. Quant au rôle de médiateur du *Logos*, on le retrouvera chez Paul.

Suivant l'exemple de beaucoup de philosophes grecs depuis Pythagore, lesquels considéraient que les grands mythes contenaient des vérités cachées au commun des mortels, Philon va considérer que les textes bibliques contiennent eux aussi des enseignements secrets. Ce sont pour lui des allégories à décrypter. L'histoire de Moïse, de la sortie d'Égypte du peuple hébreu et des quarante années qu'il passe dans le désert à la recherche de la terre promise, sont pour lui des métaphores de la voie que doit suivre l'homme pour connaître la nature divine et y participer.

Il n'est pas le seul dans ce cas, car il parle dans ses écrits d'une communauté de Juifs qui vivent près d'Alexandrie, qu'il appelle les thé-

* *L'invention du christianisme et Jésus devint Dieu*, EDIB, 2012.

rapeutes, qui voient aussi dans les textes bibliques des allégories de la voie à suivre et qui mènent une vie contemplative. Curieusement, Eusèbe, qui écrit la première histoire de l'Église au IV^e siècle, les considère comme des chrétiens.

La pax romana

Le dernier événement marquant de l'histoire juive avant notre ère est l'arrivée des Romains ayant à leur tête Pompée. Ils s'emparèrent de Jérusalem en -63, pénétrèrent dans le Temple, y compris dans le Saint des Saints où seul le grand prêtre avait le droit de pénétrer une fois l'an et constatèrent qu'il était vide. Mais, après ce sacrilège, ils autorisèrent la célébration du culte de Yahweh qui put se faire sans rencontrer trop de problèmes.

L'implantation romaine n'amena pas tout de suite la paix. Les guerres civiles qui déchirèrent la république avant l'instauration de l'empire n'épargnèrent pas la Palestine. Elles l'épargnèrent d'autant moins que des membres de la dynastie hasmonéenne prirent parti pour l'un ou l'autre des prétendants au pouvoir, généralement celui qui allait être le perdant.

Les guerres civiles terminées, la Palestine est placée sous l'autorité du proconsul de Syrie et administrée de -37 à -4 par un roi choisi par Rome, Hérode, dit Hérode le Grand (elle est ce que l'on appellera plus tard un protectorat). Celui-ci a beau reconstruire le Temple, qui en avait sans doute grand besoin après plusieurs siècles d'existence, l'agrandir et l'embellir, il est considéré par beaucoup de Juifs comme un usurpateur. Deux de ses fils lui succèdent. Rome donne autorité à Hérode Antipas sur deux provinces : la Galilée et la Pérée ; il régnera jusqu'en 39. Hérode Archelaus, reçoit, lui, autorité sur la Judée et la Samarie, mais Rome le déposera en l'an 6, prendra directement en main l'administration de ces deux provinces et la confiera à un préfet.

Ce préfet réside à Césarée sur la côte et monte à Jérusalem de temps en temps, en particulier aux moments où les fêtes religieuses juives amènent de grands rassemblements de gens, propices aux désordres. Il laisse au grand prêtre et à son conseil, le Sanhédrin, le soin de régler les affaires qui n'intéressent pas Rome. Mais une garnison romaine réside en permanence à Jérusalem dans la forteresse Antonia qui domine le Temple, rappelant qui détient le pouvoir réel.

Un pouvoir auquel Rome tient beaucoup, car l'intérêt stratégique de la région est évident : elle fait face à l'empire des Parthes et elle protège l'Égypte, qui est son grenier à blé. Aussi les empereurs n'hésiteront-ils pas à venir réprimer énergiquement les révoltes juives.

Un pouvoir plutôt brutal : les exactions des légionnaires romains et de leurs auxiliaires semblent courantes, et le préfet est souvent une sorte

de fonctionnaire colonial qui ne cherche pas à comprendre ses administrés, qui les méprise et à l'occasion les provoque : ce que l'on sait du préfet Ponce Pilate et de ses démêlés avec les autorités du Temple montre qu'il devait appartenir à cette catégorie. Il se montra odieux au point que les Juifs envoyèrent une délégation à Rome, conduite par Philon, pour demander son rappel à l'empereur et qu'ils furent écoutés.

L'histoire particulière de la Galilée

Jusqu'à ces dernières années, les auteurs de vies de Jésus avaient tendance à considérer la Galilée comme une province rurale un peu éloignée de Jérusalem, mais pas essentiellement différente du reste du monde juif.

Les chercheurs mettent aujourd'hui plutôt l'accent sur ses singularités. Lorsqu'il s'installa en Palestine, le peuple hébreu était divisé en douze tribus. Celles qui habitaient la Galilée se révoltèrent contre l'autorité de Jérusalem après la mort du roi Salomon et prirent leur indépendance. La province fut ensuite conquise par les Assyriens dès -733, un siècle et demi avant que la Judée ne succombe à son tour. Après le retour d'exil, la Galilée ne fut pas rattachée à la Judée, elle fut administrée séparément. Cette séparation perdura sous les Ptolémées et sous les Séleucides, et ce n'est qu'en -104 qu'elle passa sous la domination des Hasmonéens. Cela faisait huit siècles que la province avait été séparée du cœur du judaïsme.

Flavius Josèphe, historien juif qui écrit vers la fin du premier siècle de notre ère, nous dit que le roi hasmonéen « obligea les habitants à être circoncis et à vivre en accord avec les lois des Judéens ». Cela signifie-t-il que, à cette époque, une partie des Galiléens n'étaient pas juifs ou n'étaient plus juifs ? Certains historiens pensent plutôt que les Galiléens avaient conservé des coutumes juives mais que, après huit siècles de séparation, elles étaient sensiblement différentes de celles de Jérusalem. Du point de vue des Judéens, une sérieuse reprise en main s'imposait. Mais les Galiléens devaient, eux, se considérer comme les dépositaires d'une tradition ancestrale que les Judéens, influencés par les Grecs et les Romains, avaient laissé se pervertir. Cette dernière hypothèse expliquerait le rôle des Galiléens dans la résistance anti-romaine au début de notre ère, rôle dont on reparlera.

Après la conquête romaine, la Galilée resta unie à la Judée sous l'autorité d'Hérode. Mais l'union sera de courte durée, puisqu'en -4, à la mort de celui-ci, elle passe sous l'autorité d'Antipas et se trouve de nouveau séparée de la Judée, où règne Archelaus.

La province avait-elle déjà subi au début de notre ère une forte influence hellénique ou, au contraire, était-elle restée foncièrement sémi-